

Françoise Petrovitch Colloque 50 ans Nouvelles de l'estampe oct 2013

CPL : Merci à Françoise Petrovitch d'avoir accepté l'invitation des *Nouvelles de l'estampe* de venir évoquer à l'occasion de ce colloque la place qu'occupe l'estampe dans son travail et sa démarche artistique. Françoise Petrovitch a une grande familiarité avec l'estampe, de par sa formation et son activité d'enseignante en gravure à l'Ecole Estienne.

Françoise, votre œuvre gravé est important et très varié, vous avez recours à des procédés d'impression très différents adaptés à chaque projet. Artiste pluridisciplinaire, vous travaillez avec de nombreux matériaux, peinture, céramique, verre, et utilisez des techniques et des outils très différents, sculpture, gravure, installation, au service de l'expression d'un univers singulier, tout autant ancré dans la réalité qu'énigmatique et onirique. Mais au coeur de votre pratique artistique, il y a le dessin. Comment articulez-vous cette économie du trait, l'immédiateté du dessin, avec cette autre temporalité, cette autre relation à la matière propre à la pratique de l'estampe ? Je vous propose d'aborder ces questions à partir de votre série **Rougir**, cet ensemble de sérigraphies commencé en 2005, à l'initiative de Benoit Porcher de Semiose Editions à Paris ?

FP : La série *Rougir* est un *work in progress* démarré en 2005, qui s'augmente d'année en année, d'une manière un peu hasardeuse, sans protocole très défini. Ce sont des croquis qui deviennent sérigraphies, comme un grand carnet de dessins, qui prend ensuite place sur un mur. Il a la liberté du carnet d'esquisse dans la mesure où des choses simples, dramatiques, comiques parfois aussi, peuvent effectivement cohabiter. Il y a actuellement un corpus de 62 images imprimées chez le sérigraphe Alain Buyse à Lille. Avec un rouge qui est toujours le même, trois formats de papier différents qui s'organisent. Je dessine avec un pinceau sur un rhodoïd pour obtenir le tracé onctueux recherché. La sérigraphie est une technique de pochoir que je considère comme un lieu de création singulier. Pour cette série, je voulais un aplat, une présence importante du blanc du papier et surtout cette couleur rouge. Un rouge mat encré en sérigraphie est un rouge très particulier, qu'on ne peut pas obtenir en peinture, qu'on ne peut pas obtenir ailleurs. C'est donc très intéressant de faire appel à une méthode d'impression, d'être dans l'imprimé. De plus les images ainsi produites s'inscrivent dans une diffusion plus large et démocratique de l'art.

CPL : Dans quelles conditions avez-vous réalisé *La fille aux oreilles de faon*, cette sérigraphie de très grand format qui fait partie de la série *Rougir* ?

FP C'est à l'occasion d'une résidence et d'une exposition au Musée de l'Abbaye à St-Claude. A côté de grands *wall drawings* et des sculptures installées dans une salle du musée, l'ensemble *Rougir* était montré. Le musée s'est spontanément proposé d'éditer, c'est à dire de produire, une très grande estampe (160 X 120 cm) destinée à rejoindre ensuite le corpus. Comme il s'agit d'un ensemble en expansion, qui se construit d'année en année, cela permet de pouvoir y intégrer des partenaires de façon assez souple. Pour répondre à une logique de non reproduction, j'ai dessiné directement sur l'écran, à taille réelle, ce qui n'est pas une chose si simple. Mais je trouvais cela assez juste en regard des grands *wall drawings*. J'aime bien aussi être à la limite physique de ce que je peux faire. L'association La Fraternelle, qui a pris en charge l'impression, disposait d'une presse sérigraphique de grand-format, peu utilisée. Ce projet a été aussi l'occasion pour eux de redémarrer l'exploitation de la presse.

CPL : Comment intégrez-vous l'estampe dans vos expositions, vos installations ?

FP : Au même titre que les autres médiums. C'est intéressant de noter que l'estampe peut aussi être présentée dans les Centres d'Art qui sont des lieux de recherche et de création très contemporains. Au Centre D'Art de Pontmain, *Rougir* côtoyait ma vidéo *Les photos de vacances n'intéressent personne*. Ce qui est intéressant aussi dans cette œuvre, c'est qu'elle offre la possibilité au lieu invitant de moduler l'accrochage. J'aime qu'il y ait une réappropriation, que les lieux qui m'invitent, avec leurs espaces tous très différents, s'autorisent un accrochage renouvelé. J'aime assez cette possibilité de nouvelle lecture. Cette appropriation est facilitée car, contrairement à des originaux, les multiples circulent, avec une dimension vivante, ludique (même si le fond de ce travail n'est pas ludique du tout).

CPL : Vous avez aussi réalisé beaucoup de lithographies...

FP : Pour l'une de mes premières lithos, *Les gants*, je me suis servi d'une note prise dans le métro à la vue d'une femme qui serrait des gants, assise en face de moi. C'était émouvant, elle serrait comme son double la peau de ses gants avec beaucoup de tendresse, de force. Comme un double protecteur. Suite au petit croquis très rapide, j'ai réalisé cette lithographie... mais j'avais finalement une image très tronquée de ce sentiment saisi. C'était un fragment. Cela ne me semblait pas suffisamment intéressant d'avoir juste les mains dessinées et j'ai rajouté une petite photographie, à chaque fois différente, comme un collage. Il y a le tracé qui est brut et la photographie qui est beaucoup plus sophistiquée, beaucoup plus narrative. C'est un multiple mais c'est un multiple qui est unique car, à chaque fois, la photographie est différente. Je joue sur les deux statuts d'image.

La Galerie Jordan-Seydoux à Berlin, une galerie qui a la culture de l'estampe et chez laquelle j'ai exposé en 2010, m'a invitée à créer deux lithographies (*La fille à l'arrosoir*, et *La fille à la corde*) dans un atelier Berlinoise, Tabor Press. Il y a un prolongement très naturel des lavis d'encre aux lavis lithographiques qui reprennent les fonds noyés de mes dessins.

Depuis trois années, je suis invitée par Patrice Forest à l'atelier ITEM. J'expérimente la lithographie avec plusieurs couleurs en travaillant directement sur une seule pierre. Exercice excitant car direct et sans repentir. C'est vraiment comme un travail de peinture, où il est question de surface, de fonds, d'effacements, d'apparitions (*La fille aux cheveux goutte*, *Twins*, *La pirate*, *La fille au chien*).

CPL : Votre travail inclut complètement le champ social, beaucoup de vos projets naissent d'une interrogation par rapport à des questions d'actualité. Et l'on sent que la question de l'accès à l'art est présente dans votre démarche même si ce n'est pas cela qui motive votre pratique de l'estampe. Pouvez-vous nous parler de l'estampe *Tenir debout* réalisée avec le MAC/VAL ?

FP : Il s'agit là d'une sérigraphie, une commande du Mac/Val à l'occasion de la journée de la femme en 2006. C'est un projet en 2 images, une estampe tirée à 100 exemplaires, ensuite, cette estampe devient affiche, tirée à de nombreux exemplaires.

Nous avons travaillé avec Eric Seydoux car il y avait une volonté de retravailler très finement le lavis d'encre de mes dessins, et Eric avait une façon de traiter la trame et la sérigraphie très particulière. J'ai ensuite choisi d'utiliser un fer à dorer, une technique de gravure relief, qui permettait d'avoir une couleur bronze sur la chaussure, pour distinguer les deux éléments du dessin. Ensuite, pour la typographie de l'affiche, j'ai voulu une impression à chaud, car il me semblait important de garder une noblesse de la gravure dans la version plus commune qui était celle de l'affiche.

Parallèlement, le musée avait acquis 5 de mes dessins dont la série *Tenir debout*, qui questionne le statut du féminin et son rapport au monde. Il y avait donc une logique à répondre à la commande.

Le monde de l'estampe est assez masculin, c'est important que les femmes soient présentes.

CPL : Pourriez-vous nous parler de votre travail en taille-douce ?

FP J'ai appris la gravure taille douce avec Michel Viot, dans l'atelier de l'Ecole Normale qui n'était pas un atelier tellement fréquenté mais fréquenté de manière très concentrée. Le dessin a toujours été essentiel dans ma démarche, et la gravure a été une façon de ralentir ce temps du dessin, de me poser la question des étapes et des états gravés. Il me semble important de pouvoir mener les choses les unes après les autres, de bien les comprendre. Il s'agit de faire, et, en même temps, de se regarder faire. Ceci est extrêmement précieux et on a très peu la possibilité de l'éprouver ailleurs.

Quand on travaille la gravure taille douce, il y a une concentration presque obligatoire. Ce temps ralenti nous ramène à des choses fondamentales.

Je fais imprimer mes gravures par René Tazé, depuis 28 ans. IL y a une fidélité, on se connaît bien, c'est un très bon imprimeur. Je ne suis pas capable d'imprimer moi-même mes estampes et, d'ailleurs, je ne le veux pas. C'est nécessaire de travailler avec des ateliers parce qu'ils apportent un regard autre, une distance.

En 2011, pour mon exposition au Musée de la Chasse et de la Nature à Paris, j'ai pu insérer des estampes dans le vaisselier, remplaçant les précieuses porcelaines présentées habituellement. L'occasion était trop belle de réaliser un service de table avec des saynètes gravées sur cuivre, où la proie devient prédateur. *L'Art d'accommoder le gibier* peut être perçu comme un service de pique-nique de luxe... la gravure taille douce et le gaufrage ont permis de jouer un parfait trompe l'œil.

L'estampe peut être partout, l'estampe n'est pas du tout contraignante, c'est d'une liberté !